

Les ténèbres du démenti

Isabelle MORIN

« Je refuse de comprendre un SS. »

« [...] j’étends ce refus à tout nazi ordinaire, homme moyen, “brave homme”, pondu par “le ventre de la bête immonde toujours féconde”, comme l’on sait depuis Brecht. Cela dit, je ne repousserai aucune explication, bien au contraire, aucune analyse éclairante que “la science” proposerait et qui me permettrait de *mieux ne pas comprendre*, de mieux rejeter, l’homme nazi. »

Henri Dedet ¹.

« Le camp m’a appris ce paradoxe : l’homme est grand, mais nous ne sommes jamais à la hauteur de nous-mêmes. Cette impossibilité est inhérente à notre nature. En faisant ce voyage vertigineux, en descendant un à un les barreaux de la sordide échelle qui me faisait aller toujours plus profond dans le *Kazerskwir*, j’allais non seulement vers la négation de ma propre personne, mais aussi, dans le même temps, vers la conscience pleine des motivations de mes bourreaux, et de ceux qui m’avaient livré à eux. Et donc en quelque sorte, vers l’ébauche d’un pardon. »

Philippe Claudel ².

Une thèse flotte parfois dans l’air, elle prétend que l’on pourrait « comprendre » l’autre, jusque dans ses crimes les plus abjects. Comprendre est imaginaire et rien ne nous assure, même pas une louche identification, que nous avons saisi les ressorts d’un passage à acte. C’est pourquoi Lacan nous a appris à nous fier au signifiant et à nous méfier de la compréhension. Henri Dedet, dans sa critique des *Bienveillantes*, interroge la thèse de l’assimilation au bourreau, au regard de l’œuvre romanesque de Jonathan Littell, et conclut par un refus ferme de cette assimilation. On entend parfois dire que chacun de nous pourrait en faire autant, suivant les circonstances, l’idéologie, la période, etc. Cette conception me paraît erronée, elle est, du

Isabelle Morin, <imorin@netcourrier.com>

1. Henri Dedet, « *Les bienveillantes* mises en question », dans ce numéro de *Psychanalyse*.

2. Philippe Claudel, *Le rapport Brodeck*, Paris, Stock, 2007, p. 287.

reste, rapidement infirmée par tous ceux qui se sont battus pour la liberté au risque de leur vie, en refusant d'obéir. Non, tout le monde n'aurait pas fait ça, quel que soit le sadisme pulsionnel (de structure). Accomplir de tels crimes contre son prochain nécessite un aveuglement particulier que Freud a appelé déni (*Verleugnung*), et que Lacan a préféré nommer démenti ou parfois désaveu suivant l'impact dans la structure (névrose, psychose ou perversion). Je choisis d'utiliser le terme de démenti qui présente l'intérêt de faire résonner le mensonge. C'est la structure de cette opération de défense qu'un témoignage précieux va nous permettre d'interroger. Il s'agit donc non pas de chercher à comprendre ce qui a conduit un sujet à de tels actes, mais de nous donner les moyens de saisir comment ce dernier peut dans un même temps apercevoir et annuler ce savoir, se protégeant ainsi de la culpabilité et de la responsabilité, pour ne pas avoir à supporter l'opération fondamentale qui nous humanise ³.

Quand nous nous interrogeons sur la position de ces acteurs de crimes contre l'humanité, il est difficile bien sûr de définir des positions subjectives communes, l'affaire se jugeant au cas par cas ; nous sommes cependant frappés par quelques invariants qui nous guideront pour saisir la structure du démenti. Avant de donner la parole au sujet Stangl, rappelons d'emblée que le démenti est un processus de défense présent dans chaque structure clinique. Freud estime en 1923 qu'elle fait partie du processus normal de rencontre de l'enfant avec la différence des sexes, puis il considère, en 1924, le même mécanisme dans la psychose où un morceau de réalité est rejeté, perdu et jamais remplacé. Lacan a nommé non pas déni mais forclusion ce mécanisme. En 1927, Freud avance que le pervers, pour se défendre contre l'aperçu de l'aphallicisme maternel, choisit un substitut, le fétiche, pour suspendre le savoir à l'instant précédant l'aperçu du manque. En 1938 enfin, il étend définitivement le déni à toutes les structures en accentuant le clivage psychique qui se produit dans la névrose quand le sujet doit décider, devant une revendication pulsionnelle puissante, s'il renonce à une satisfaction ou s'il persiste à méconnaître le risque de castration. Avec le démenti, c'est donc toujours le refus de savoir qui opère contre la vérité de la castration.

Au fond des ténèbres

Au fond des ténèbres, tel est le titre du livre ⁴ que Gitta Sereny consacra au témoignage d'un des complices et organisateurs de la politique nazie. Il va bien s'agir de ténèbres, car en lisant ce témoignage on entre d'emblée dans une sorte d'opacité de la pensée d'un sujet. Frantz Stangl fut le commandant du camp de Treblinka de

3. Je parle ici de l'opération de castration, comme nous le verrons, puisque c'est l'épreuve symbolique à laquelle tout sujet doit consentir pour désirer.

4. Gitta Sereny, *Au fond des ténèbres*, Paris, Denoël, republié en janvier 2007 avec une nouvelle préface. La première publication datait de 1974.

septembre 1942 à août 1943, après avoir été surintendant de police à l'institut d'euthanasie. Il a été condamné en 1970 à la prison à vie pour l'assassinat de neuf cent mille personnes dans ce camp d'extermination. En 1971, G. Sereny mena soixante-dix heures d'entretiens durant six semaines avec Frantz Stangl. Elle fait part au lecteur, dans sa préface, du cheminement qui l'a conduite, depuis 1946, alors qu'elle avait rejoint l'UNRRA ⁵, à élucider cette question : « J'étais de plus en plus persuadée qu'il nous fallait trouver quelqu'un qui puisse expliquer au monde comment des êtres humains apparemment normaux avaient été amenés à perpétrer de tels crimes ⁶. » Elle cherchait un homme qui, par son témoignage, serait un sujet d'étude. Le procureur général Albert Spiess, qui avait instruit le procès de Stangl, lui présenta l'homme qu'elle recherchait. Elle précise qu'elle a été convaincue parce qu'« il semblait moins primitif, plus ouvert, que les autres accusés qu'elle avait entendus et il était "sérieux et triste". [...] C'était le seul parmi tous ces hommes au passé terrifiant qui manifestait un semblant de conscience ⁷ ». Ce livre a nécessité un immense travail de reconstitution des faits historiques, de rencontres avec ceux qui avaient connu Stangl, avec des rescapés ainsi qu'avec certains des acteurs de la politique nazie.

C'est donc à partir du 2 avril 1971 que Gitta Sereny rencontra Stangl dans un petit bureau de la prison. Il se présenta comme un homme de 63 ans calme et courtois, impeccable sur lui. Il utilisa le premier entretien de la matinée à sa défense, en niant ce qu'on lui reprochait, se bornant à dire qu'il n'avait jamais fait de mal, qu'il avait seulement obéi. Gitta Sereny n'était pas prête à entendre les mensonges, les falsifications et les déformations d'un accusé de plus. Son projet était tout autre, elle lui proposa la possibilité de parler de lui en tant que sujet, d'évoquer « l'enfant, le petit garçon, l'adolescent », ses parents, ses amis, sa femme, « non ce qu'il avait fait ou pas fait mais ce qu'il avait aimé ou détesté, ce qu'il avait éprouvé à propos des épisodes de sa vie qui l'avaient conduit dans la pièce où il se trouvait ». Elle voulait entendre quelque chose de sa subjectivité. S'il acceptait, « ils allaient peut-être découvrir ensemble une vérité ; une vérité neuve qui jetterait un éclair dans un domaine jusqu'alors incompréhensible, unique ⁸ ». F. Stangl accepte ce pacte, en ajoutant : « Je veux essayer. »

Ne rien voir, ne rien savoir : ne pas y être

Entrons dans les ténèbres de Stangl par la porte qu'il nous entrouvre. Il s'explique à différentes reprises sur ce qu'il avait mis en place pour supporter ce qu'il ne pouvait pas voir. Pour cela, il s'arrangeait pour être absent à lui-même. Lors de ces

5. Organisme des Nations unies en 1945.

6. G. Sereny, *Au fond des ténèbres*, op. cit., p. 11.

7. *Ibid.*, p. 14.

8. *Ibid.*, p. 28.

entretiens et devant certaines questions insistantes, il avance que, pour supporter l'horreur, il avait « décidé de ne penser à rien ⁹ ». Gitta Sereny précise que les moments où il parlait en toute sincérité, cherchant la vérité, il témoignait alors de « l'homme double qu'il était devenu pour survivre ¹⁰ ». Soit il trouvait des petits arrangements, soit, quand cela ne suffisait plus, il raisonnait jusqu'à se dédouaner de sa responsabilité. Il donne un exemple pour montrer que « c'était une question de survie et tout ce qu'il pouvait faire était de limiter ses actions au domaine dont il aurait pu répondre *en toute conscience* ». Pour ce faire, il se rappelait « la définition du crime qu'il avait apprise à l'école de police ¹¹. Elle devait satisfaire à quatre conditions : il fallait un sujet, un objet, une action et une intention, et s'il manquait une condition, on n'avait pas affaire à un crime punissable ». Il précise qu'il ne pouvait vivre que s'il compartimentait sa pensée et pour cela il se disait : « Si le sujet est le gouvernement, l'objet les juifs, l'action celle de gazer, alors je pouvais me dire que l'intention [qu'il appelait libre volonté] manquait ¹². » À aucun moment il ne pense qu'il pourrait être le sujet de l'intention parce que, s'il s'apercevait de cela, il ne pourrait plus nier que l'intention y est même sans qu'il le sache. Il se soustrait de son raisonnement, il ne se compte pas dans l'opération, ce qui permet de vérifier comment il se persuade qu'il n'y est pour rien. On vérifie souvent comment l'obsessionnel n'est pas affecté et se plaint de ne pas y être. Ces processus d'isolation ou d'annulation rétroactive relèvent du refoulement. Le démenti relève, lui, d'un clivage psychique qui rend impossible de percevoir les contradictions et de faire certains liens au niveau de la représentation.

L'exemple de sa visite à Sobibor alors en construction va nous éclairer. Il n'a rien vu, dit-il, qui ait pu lui faire augurer d'un futur camp de la mort. Et quand G. Sereny lui demande pourquoi il n'a pas posé de question, il répond : « Non, je n'ai rien demandé, ça ne m'est pas venu à l'esprit. » Mais un peu plus loin : « À Sobibor, on pouvait s'arranger pour ne voir presque rien ¹³. » Ou encore il parle des femmes juives qui travaillaient sous la surveillance des gardes : « J'ai regardé ; et je vous dis, ces femmes semblaient tout à fait contentes – elles paraissaient en bonne santé. C'était seulement des femmes au travail, vous voyez ¹⁴. »

Il lui avait fallu des mois « pour regarder un "arrivage ¹⁵" en face ». « Je refoulais tout ça en essayant de créer des aménagements : des jardins, de nouveaux baraquements, de nouvelles cuisines, du nouveau en tout. [...] Il y avait des centaines de

9. *Ibid.*, p. 140.

10. *Ibid.*, p. 178.

11. On peut considérer que s'il mobilisait ainsi cette définition du crime, c'est la preuve de la part de reconnaissance aussitôt démentie par le raisonnement.

12. *Ibid.*, p. 175.

13. *Ibid.*, p. 121.

14. *Ibid.*, p. 114.

15. Il parle des wagons de déportés qui arrivaient à Treblinka.

moyens de penser à autre chose. Je les ai tous utilisés ¹⁶. » Alors ¹⁷ il eut l'idée de construire une fausse gare avec une pendule, des chiffres peints et des aiguilles qui ne bougeaient jamais, des guichets, des panneaux indicateurs, pour endormir les soupçons des arrivants ¹⁸. Il semble avoir oublié cet épisode mais reconnaît à son procès que c'est possible. Mais, ne nous y trompons pas, ce n'était pas par compassion humanitaire mais pour éviter la panique à la sortie des wagons. Il ne peut pas faire le lien, par exemple, entre construire de nouveaux baraquements et les prisonniers juifs qui allaient y être entassés en attendant la mort. Sa pensée est engluée et chaque compartiment reste étanche, c'est ainsi que sa faculté de juger et de ressentir de la culpabilité est obturée.

Le compartimentage de sa pensée ainsi que les petites déformations qu'il impose au texte de son histoire lui permettent d'ignorer la gravité de ce qu'il commet. À propos des déformations du texte, Freud remarquait qu'« il en va de la déformation d'un texte comme d'un meurtre. Le difficile n'est pas d'exécuter l'acte mais d'en éliminer les traces. [...] Dans bien des cas d'*Entstellung* ¹⁹ de texte, nous pouvons donc nous attendre à trouver caché, ici ou là, l'élément réprimé et dénié, même s'il est modifié et arraché à son contexte. Seulement il ne sera pas toujours facile de le reconnaître ²⁰ ». Lors d'un entretien pendant lequel Stangl falsifiait, par petites déformations successives, une histoire terrible pour se donner le beau rôle, Gitta Sereny a failli interrompre les entretiens. « Cette histoire, la manière dont elle m'a été racontée représente pour moi l'exemple le plus parfait de corruption de personnalité que j'ai jamais rencontré et sur le moment j'ai failli couper court aux entretiens. [...] Je venais de réaliser, qu'à un homme dont la vision des choses était si déformée au point qu'il pouvait raconter cette histoire de cette manière, les termes relativement simples de "culpabilité" ou d'"innocence", de "bien" ou de "mal" ne pouvaient plus s'appliquer ²¹. »

Pour saisir ce processus, il nous faut en premier lieu revenir avec Freud à l'origine de la faculté de penser. Ce qui fit scandale, à l'époque des découvertes de Freud, était le rapport entre le sexuel et la vie de la pensée. C'est sous la forme des petites théories que les enfants inventent sur le sexuel que Freud montre les conséquences de la vie sexuelle sur la vie de l'esprit en articulant la pulsion sexuelle à la réalité psychique. Il va apercevoir que la pensée investigatrice est intimement liée à la façon donc chaque sujet va résoudre son effroi devant la castration. Au départ, les enfants

16. *Ibid.*, p. 214.

17. Je relie l'épisode de la construction de la gare à sa difficulté de regarder les arrivages. Il ne l'articule pas ainsi, bien qu'il le dise dans la même séance.

18. *Ibid.*, p. 213.

19. Déformation.

20. Sigmund Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1987, p. 115.

21. G. Sereny, *Au fond des ténèbres*, *op. cit.*, p. 222.

pensent que tous les êtres humains possèdent un pénis. Puis le travail de la pensée les conduit à s'apercevoir que *pas tous* les êtres humains en ont un, qu'il y en a qui n'en ont pas. L'investigation est au travail de cette difficile question dans laquelle la recherche passe par une phase de déni. Devant l'aperçu du manque de pénis, les enfants perspicaces, ceux qui cherchent à savoir, traversent un moment où ils « nient ce manque et croient voir malgré tout un membre ; ils jettent un voile entre observation et préjugé, en allant chercher qu'il est encore petit et qu'il grandira sous peu ²² [...] ». Ce bout de réalité refusé, s'il perdure dans la vie psychique, est à l'origine du refus de savoir, quand l'enfant n'a pas pu affronter le risque que comporte la reconnaissance du manque chez certains êtres. Le pervers fait un pas de plus avec son fétiche, puisque, pour se garantir contre la disparition du pénis, il choisit un substitut du phallus maternel. Là encore Freud montre la logique de l'opération mentale : « La situation [...] montre que la perception demeure et qu'on a entrepris une action très énergique pour maintenir son déni ²³. » Le sujet arrive à un compromis « entre la perception non souhaitée et la force du contre désir », il a à la fois conservé la croyance en une mère pourvue d'un pénis et, dans un même temps, l'a abandonnée. Ce genre de paradoxe n'est possible que sous la domination des lois de la pensée inconsciente. Le fétichiste nous enseigne comment il a pu concilier deux affirmations incompatibles : « La femme a conservé son pénis et le père a châtré la femme. » Castration maternelle et angoisse du père sont à l'origine du démenti. Pour franchir cet obstacle, le sujet doit reconnaître la castration en symbolisant le manque et non persister à démentir la réalité du manque.

Devant le recul subjectif de Stangl, Gitta Sereny lui demande ce qui au fond lui plaisait vraiment. Il livre un peu de sa jouissance en disant : « Ce qui m'intéressait, c'était de découvrir les tricheurs. Peu m'importait qui, je vous l'ai dit ; ma morale professionnelle disait que quand une faute était commise, il fallait la découvrir. C'était mon métier, j'aimais le faire, ça me satisfaisait. Et oui mon ambition portait là dessus, je ne peux le nier ²⁴. »

On peut alors se demander quelle version du père il a construite pour que sa satisfaction tienne à cette recherche du tricheur. Il parle d'un père déchu qui a vécu dans la nostalgie de son appartenance comme dragon au régiment d'élite de l'armée impériale austro-hongroise et qui « n'était habité que par les pensées du temps où il était en service dans les dragons. Son uniforme était méticuleusement repassé et brossé, accroché dans une penderie » mais éternellement vide. « Je me suis mis à haïr les uniformes ²⁵. » Au moment de la naissance de son fils, il était gardien de nuit.

22. S. Freud, « L'organisation génitale infantile », dans *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1973, p. 115.

23. S. Freud, « Le fétichisme », dans *La vie sexuelle, op. cit.*, p. 134.

24. G. Sereny, *Au fond des ténèbres, op. cit.*, p. 213-214.

25. *Ibid.*, p. 30.

Stangl avait surpris une conversation entre ses parents, au cours de laquelle son père disait qu'il n'était pas certain que son fils fût de lui. Pour Stangl, son père était véritablement un dragon, au niveau non pas du titre, mais de l'acte. La loi d'un « dragon » n'est pas sans conséquence, c'est non pas le père réel, mais un père qui transforme la loi en ordre féroce en la dévitalisant. « Notre vie se conformait aux principes militaires, je mourais de peur devant lui ²⁶ », dit Stangl. Soulignons aussi ce petit souvenir où son père lui donne une raclée si forte qu'il se fait saigner une ancienne plaie pendant que la mère crie : « Arrête, tu mets du sang partout... Mes murs propres ²⁷ ! » Sa mère aussi fermait les yeux sur les exactions du père. Quel est le tricheur que Stangl recherche, si ce n'est cette figure du père qui triche sur le désir en falsifiant la loi ?

Durant ces périodes de guerre, ou devant les questions de son épouse, la réponse de Stangl était toujours sous forme de démenti : « Même s'il y a du mal, je n'ai rien à faire avec ça ²⁸ », c'est ce qu'il lui répond quand elle découvre ce qu'il faisait à Sobibor. Un « je n'en veux rien savoir », difficile à entamer, qui troue l'ensemble de ses dires parce que ce qu'il y a à savoir est insupportable. « Le dédoublement de personnalité », qui est l'expression que G. Sereny emploie à son propos, va jusqu'au changement de voix et d'accent. Par moments il retrouve un parler vulgaire et ses mots ne sont plus contenus. Alors qu'il faisait valoir comment il avait été contraint à travailler en 1940 pour l'institut d'euthanasie, quand il parla de ses collègues de travail au Brésil, qu'il prenait pour des imbéciles, cela donne : « Bon Dieu, je leur disais, l'euthanasie vous a bien ratés vous autres non ? et en rentrant je disais à ma femme : "L'euthanasie les a oubliés, ces idiots-là ²⁹." »

L'obéissance inconditionnelle et le sacrifice

Stangl a eu une responsabilité de haut niveau dans la mise en œuvre du plan de tuerie de masse et il s'abrite toujours, comme la majorité des criminels nazis, derrière le devoir d'obéissance. Il a obéi à des ordres supérieurs. Il se sentait ainsi dédouané de toute culpabilité, comme si l'obéissance, vertu suprême pour lui, le lavait de toute responsabilité parce qu'il n'avait pas tué de ses mains. Pour cela, il interposait l'Autre de la loi en invoquant sans relâche pour sa défense cette obéissance aux ordres. C'est donc son rapport à la loi qui est profondément perverti, car la loi inclut le refus d'obéir quand elle est abjecte. Il ne considère qu'une loi, celle de l'ordre de l'Autre, et ne voit pas, ce qui a guidé Antigone, l'écart entre la loi d'un État et la loi humaine. Cet appel à la loi de l'Autre rend du même coup illisible ou indéchiffrable sa *complicité*. Il remet à l'Autre la charge de la pensée et de la décision en renonçant

26. *Ibid.*

27. *Ibid.*

28. *Ibid.*, p. 141.

29. *Ibid.*, p. 390.

à sa faculté de juger. C'est le sacrifice le plus lourd que peut faire un sujet pour se faire considérer par l'Autre. La nécessité de se soumettre s'enracine dans le rapport ambivalent au père entre amour et haine, comme si la haine primitive envers le père avait disparu, à cause du démenti de son meurtre, et à la place ne restait que la volonté de se soumettre à ses ordres, se dédouanant ainsi du poids du désir.

À travers son témoignage, et malgré sa capacité massive à démentir, on saisit qu'il ne considérait pas les prisonniers comme des êtres humains. Il reconnut que « c'était juste une cargaison ³⁰ », ce fut un moment de désespoir pour lui de l'avouer, comme si, maintenant qu'il l'avait enfin dit, ce fait entrait dans sa réalité. Cela a commencé, dit-il, quand il a vu une fosse pleine de cadavres et qu'il a entendu son chef dire : « Qu'est-ce qu'on va faire de cette ordures ³¹ ? » Quand G. Sereny lui demanda si les enfants ne lui avaient jamais fait penser aux siens, il répondit : « Non, je ne peux pas dire que ça me soit venu à l'idée. [...] Voyez-vous je les ai rarement perçus comme des individus. C'était toujours une énorme masse. [...] Ils étaient nus, un flot énorme qui courait conduit à coups de fouet comme ³²... » La phrase resta en suspens. « Ne pouvait-il rien empêcher ? » « Non, c'était le système. Wirth l'avait inventé. Il fonctionnait. Et parce qu'il fonctionnait il était intangible ³³. » Désobéir n'est pas même pensable, il est un rouage dans une grande machine qui fonctionne, le grand Autre en a décidé ainsi et, parce que ça fonctionne, il a le devoir d'obéir.

Pourtant, une chose lui est restée insupportable : parler à ceux qui allaient mourir. Quand ils étaient dans les cabines de déshabillage, nus, le fait de leur parler devenait insupportable, cela les aurait humanisés. « Je ne pouvais pas leur mentir, j'ai évité par tous les moyens de parler à ceux qui allaient mourir ; je ne pouvais pas le supporter ³⁴. » G. Sereny explique que, comme ils étaient nus, ils n'étaient plus humains. Je pense au contraire que la nudité les renvoyait au statut d'humain et il avait enfin honte sans, bien sûr, que cela lui vînt à la conscience. Les quelques moments où il fait état de sentiments sont suivis d'une annulation ou d'un raisonnement qui l'absout. Il termine cette séquence en précisant, sans s'entendre : « Au-delà de mes attributions spécifiques, ce qui me faisait plaisir, c'était les relations humaines ³⁵ ».

Consentir à une telle obéissance, sans condition, nécessite le sacrifice de son jugement le plus intime. De nombreux lecteurs connaissent déjà ce passage dans lequel Lacan parle, en 1964, de la résurgence des formes prétendument dépassées du

30. *Ibid.*, p. 215.

31. *Ibid.*

32. *Ibid.*

33. *Ibid.*

34. *Ibid.*, p. 217.

35. *Ibid.*, p. 221.

drame du nazisme : « Il s'avère que l'offrande à des dieux obscurs d'un objet de sacrifice est quelque chose à quoi peu de sujets peuvent ne pas succomber dans une monstrueuse capture ³⁶. » Pour celui qui peut diriger un courageux regard pour ne pas succomber à la fascination du sacrifice, « le sacrifice signifie que, dans l'objet de nos désirs, nous essayons de trouver le témoignage de la présence du désir de cet Autre que j'appelle ici le Dieu obscur ³⁷ ».

Chaque sujet peut aussi savoir quel est l'objet précieux qu'il consent à offrir au profit de l'Autre, l'objet *a*, et ce qu'il attend en retour de son consentement à la soumission. Cette offrande annule sa capacité à désirer. Quand un sujet obéit à la loi d'un tyran, s'assujettissant ainsi à l'Autre de la loi, argumentant qu'il l'a ordonné, cela lui permet d'échapper à sa responsabilité ; en conséquence « il aura toujours des yeux pour ne point voir ». Il se croit ainsi à l'abri de l'Autre. De même, dans le mythe freudien, si le refus de savoir permet aux fils de se dédouaner de la responsabilité de l'acte, c'est au prix de la vérité ; ils se privent ainsi à tout jamais de l'accès à la vérité. Ils ne savent pas qu'ils ne sont nullement à l'abri du père, car le réel est inéliminable. Il s'agirait plutôt de renoncer à la nature sacrée de ce qui fait office, pour chacun, de ce Dieu obscur, pour faire résonner ce que Lacan a fait valoir tout au long de son enseignement que « le sujet est toujours responsable de sa position de sujet ». En fin de compte, il se sert de l'obéissance inconditionnelle pour supporter l'angoisse de sa condition d'homme qu'il refuse d'affronter.

Frantz Stangl, après avoir parlé pendant plusieurs semaines, finit par reconnaître sa part de responsabilité. C'est le moment de son témoignage le plus émouvant parce que le plus authentique et en même temps c'est un moment terrible, car il signale ce qui peut se passer si on déloge certains sujets de leur position de ne « rien vouloir savoir ». Voilà comment se termine sa descente vers les ténèbres. Lors de leur dernière rencontre, Stangl, ce matin-là, répète à plusieurs reprises à quel point il se sent bien, comme s'il était allégé, mais de cet allègement il n'a pas encore tiré les conséquences. Il va l'aborder dans le temps qui suit qui est un moment de conclure. Il finit par dire : « J'ai la conscience nette sur tout ce que j'ai fait moi-même. » Il attend un moment et cette fois-ci Gitta Sereny ne dit rien, ne l'encourage pas à parler, elle le laisse seul avec son silence. Il poursuit lentement : « Je n'ai jamais fait de mal à personne, volontairement moi-même. » Long silence. « Mais j'étais là », ajoute-t-il, puis encore un long silence et d'une voix de plus en plus lasse : « Donc en réalité, j'ai ma part de culpabilité... oui parce que ma faute... ma faute, ce n'est que dans ces conversations... à présent que j'ai tout dit pour la première fois... » Il se tait. Puis au

36. Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 246-247.

37. *Ibid.*, p. 247.

bout d'une longue minute : « Ma faute est d'être encore là. Voilà ma faute. Je devrais être mort, ma faute est là. »

Il n'y avait rien de plus à dire, il était cinq heures de l'après-midi. Stangl est mort dix-neuf heures plus tard, le lendemain midi d'une crise cardiaque. Il ne s'est pas tué. L'autopsie l'a confirmé. Gitta Sereny avance qu'il est mort parce qu'il a affronté la vérité de sa culpabilité, comme si, à un moment, il ne pouvait plus démentir et s'était retrouvé devant l'horreur de son acte.

Le démenti et la vérité

Le démenti concerne fondamentalement une *vérité à extraire d'un savoir*. Freud utilise ce terme dans deux cas : la castration maternelle, c'est le cœur de nombreux textes³⁸, et le meurtre du père. Il démontre ainsi que c'est une façon d'échapper soit à la menace de castration, soit à la responsabilité d'un acte. Le démenti est un index, une preuve qu'il y a quelque chose de caché, de refusé et, si nous suivons cette trace, elle nous conduit à une vérité. Cette position était présente dès 1912 chez Freud quand, après *Totem et tabou*, il écrivit « Le Moïse de Michel-Ange ». « La psychanalyse est habituée, dit-il, à deviner les choses secrètes et cachées à partir des traits sous-estimés dont on ne tient pas compte, à partir du rebut, *du refusé de l'observation*³⁹. » Les analystes savent que c'est parfois dans le plus infime détail, le plus ténu, ce que le sujet dit en passant comme si de rien n'était, que parfois se loge sa vérité.

L'ignorance n'est pas forcément de l'ordre du démenti, elle peut être un mécanisme lié à une forclusion ; c'est le cas du caporal Lortie⁴⁰ « qui craque devant la vidéo de sa fusillade », parce que « Lortie qui regarde n'est plus dans la peau de Lortie justicier⁴¹ », en somme il ne se reconnaît pas dans la séquence filmée. Il serait intéressant d'étudier la position de Stangl, qui montre à de nombreuses reprises qu'il a accès à cette autre part de sa division, même s'il la refuse, et celle de Lortie qui précise qu'il a perdu des parties en lui : « J'essaie de chercher en profondeur de moi, d'aller chercher toutes les choses qui se sont produites, mais j'en ai perdu beaucoup⁴². » L'ignorance peut être aussi une modalité de désaveu, c'est le cas du pervers, son fétiche en témoigne.

Nous venons grâce au témoignage de Stangl d'entrer au fond des ténèbres d'un sujet qui ne voulait rien savoir, niant ce qu'il avait sous les yeux pour se protéger d'un réel insupportable à savoir.

38. « L'organisation génitale infantile », « La perte de réalité dans la névrose et la psychose », « Le fétichisme » et « Le clivage du moi dans les processus de défense », pour ne citer que les principaux textes.

39. S. Freud, « Le Moïse de Michel-Ange », dans *L'inquiétante étrangeté*, 1912.

40. Pierre Legendre, *Leçon VIII, Le crime du caporal Lortie*, Paris, Fayard, 1997, p. 101-106.

41. *Ibid.*, p. 104.

De même, dans la terrible trilogie consacrée aux massacres du Rwanda, Jean Hartzfeld nous présente tour à tour les témoignages des rescapés⁴³, ceux des tueurs⁴⁴ et, dans son dernier livre, ceux de chacun après la réconciliation ethnique demandée par l'État⁴⁵. Les tueurs témoignent de l'organisation d'une folie collective, loin de la froide organisation nazie qui avait bien compartimenté tous les niveaux. Les Hutus, à qui on avait donné l'ordre de couper, ont tué à la machette leurs voisins, leurs amis d'hier, et ils ne témoignent en général d'aucune culpabilité. En revanche ils ne nient pas leurs actes⁴⁶, bien que certains les déforment pour les minimiser, mais là encore chaque témoignage se juge au cas par cas. La façon dont ils font part de la jouissance qui les a animés quand ils coupaient toute la journée, « par gourmandise⁴⁷ et par obéissance », dit Pio, reste l'aspect édifiant de ces témoignages. Il y a un écart avec l'expérience des grands criminels nazis mais sans doute ne sont-ils pas à la même place dans l'organisation.

Extrayons, avant de conclure, quelques invariants sur ce que nous a enseigné l'ouvrage de G. Sereny. Je considère ce que dit Stangl comme un témoignage sur le démenti. Ses dires nous ont permis de saisir : 1. Un clivage du psychisme, d'où un aveuglement qui empêche le sujet de juger ses actes ; 2. L'absence du sujet à lui-même, un « ne pas y être », pour éviter responsabilité et culpabilité ; 3. Le devoir d'obéissance sans condition, doublé d'un amour du travail bien fait ; 4. La déformation continue du texte de l'histoire du sujet. 5. On ajoutera à cette série l'absence totale d'identification aux victimes, ces dernières n'étant jamais considérées comme des humains. Enfin j'ajouterai volontiers : 6. Le syndrome du pouvoir qui fait miroiter à ceux qui n'ont pas forcément les moyens de leurs ambitions qu'ils auront une emprise qu'ils n'auraient jamais eue, leur conférant quelques brindilles d'une ridicule illusion. Le lien entre phallus et pouvoir est parfois renforcé par le démenti.

Nous savons depuis bien longtemps que le souverain Bien n'est pas ce qui règne au cœur de l'être, sauf comme interdit. Le sujet doit faire avec ça. G. Sereny nous en fournit un exemple saisissant grâce au témoignage remarquable de Richard Glazar, un juif déporté et rescapé. Il témoigne avec une grande lucidité d'une expérience qu'il a vécue dans le camp de Treblinka. Il s'agit d'un moment où il s'aperçoit qu'« il n'est plus un être humain ». Il raconte qu'en mars 1943, les convois ayant été interrompus, les prisonniers juifs chargés de trier et de ranger mouraient de faim. Ce rescapé raconte que ce fut avec des cris de joie qu'ils apprirent la reprise des convois. « Nous avons passé toute la nuit précédente dans un état d'excitation et d'attente, cela signifiait la

42. *Ibid.*, p. 105.

43. Jean Hartzfeld, *Dans le nu de la vie*, Paris, Seuil, 2004.

44. J. Hartzfeld, *Une saison de machettes*, Paris Seuil, 2006.

45. J. Hartzfeld, *La stratégie des antilopes*, Paris, Seuil, 2007.

46. J. Hartzfeld explique leur loquacité par les circonstances exceptionnelles des entretiens, p. 209.

vie, être sauvés et vivants ⁴⁸. » Il dit : « Nous étions au-delà du fait que notre vie dépendait de la mort des autres ⁴⁹. » Cet homme a accepté de savoir et, ce faisant, non seulement il n'est pas resté à une place de victime mais il a retrouvé sa condition d'humain.

Laissons maintenant la parole à Joseph, hutu chef des *interahamwe*, éduqué, dit-il, « à l'obéissance absolue, à la férocité ethnique » : « L'homme est homme, même dans le quartier des condamnés à mort. S'il tient une opportunité à pouvoir taire une vérité terrible, peut-être satanique, il va tenter de la taire éternellement. Tant pis si son silence le repousse dans une situation d'indigène sauvage ⁵⁰. » Gitta Sereny conclut son livre en disant que Stangl « est devenu à ce moment-là [quand il reconnaît sa culpabilité] l'homme qu'il aurait dû être. Dans cet aveu, il s'est enfin montré humanisé ⁵¹ ».

En guise de conclusion, je rappellerai comment la psychanalyse s'oriente. Elle s'oriente à l'envers des autres champs du savoir puisqu'elle suit les traces de la répétition qui règle l'identité de perception. Elle permet au sujet d'avoir une vue sur le fantasme qui organise la vie psychique. La psychanalyse ne fait pas place à l'explication, au pardon, à l'oubli ou à la vengeance puisque sa place n'est pas de décider de la compassion, de la sanction ou du pardon, mais elle vise à permettre un « dessillement » pour le sujet qui demanderait à éclairer son acte. Le psychanalyste ne juge pas le sujet, elle lui permet parfois de saisir le ressort inconscient du passage à l'acte. Et même si la structure de la pulsion éclaire la cruauté, elle ne dédouanera jamais le sujet de sa responsabilité. Nous savons que Freud comme Lacan ont toujours refusé le discours religieux sur l'amour du prochain, en revanche ils ont cherché sans relâche à savoir quel réel fondait l'humain. La psychanalyse convoque à une rencontre avec la cruauté du parlêtre, cruauté qui est un des noms du réel. Elle permet que s'opère, chez le névrosé, une levée du démenti, jusqu'à ce que le démenti prenne sa véritable dimension, là où le sujet reçoit le démenti du réel. Lacan le précise, dans les années 1975 : « Le démenti, on ne peut le recevoir que du réel, et c'est bien pour cela que la vérité y est intéressée » ; elle ne peut que se mi-dire mais « elle ne peut que concerner le réel ⁵² ». Si le démenti du sujet concerne un réel insupportable, Stangl nous a montré comment le refus de savoir est le dernier rempart, pour lui, contre ce réel.

47. La gourmandise est ici la concupiscence des biens des tués.

48. *Ibid.*, p. 227.

49. *Ibid.*

50. *Ibid.*, p. 117.

51. G. Sereny, *Au fond des ténèbres*, *op. cit.*, p. 392.

52. « Lettre de l'ÉFP, Conclusion des journées de novembre 1975 », texte non publié.